

C'est le poète allant dans la mêlée,  
Barde breton à l'héroïque voix :  
C'est *Théodore Botrel*.

## §

M. Camille Bellaigue entretient les lecteurs de la **Revue des Deux Mondes** (1<sup>er</sup> août) d'Arrigo Boïto qui vient de mourir. La presse universelle a rendu un hommage unanime au caractère élevé du noble musicien qui tint à honneur de servir la gloire de son maître Verdi. La correspondance de Boïto met en relief les qualités de cœur et d'intelligence de ce bel artiste. A propos de son maître et de Shakespeare, voici ce qu'il écrivait à M. Bellaigue :

Etre son fidèle serviteur et celui de l'Autre, qui naquit sur les bords de l'Avon, je ne souhaite rien de plus. Le grand vieillard bénit tes paroles ; elles sont paroles de vérité, comme ses notes, que tu as bénies...

Je sens le besoin de te dire *merci* d'avoir bien voulu trouver une place pour mon nom à côté du sien dans un coin bien intime de ta pensée. Rien ne me touche plus profondément que de m'entendre nommer quand on parle de Lui...

Celui qui admire a la meilleure part. L'autre, pendant qu'il crée, souffre, gémit (j'aime à le croire...). Exception faite pour les compositeurs qui étalent avec orgueil leur fécondité d'insectes et vivent dans la plus souriante *autolâtrie*. Mais à celui qui admire, tout est jouissance, jouissance sans écart et sans limite.

Deux mois après la mort de Verdi, Arrigo Boïto adressait à M. Bellaigue « cette magnifique oraison funèbre » :

Pâques, 1901.

Mon cher ami,

C'est aujourd'hui le jour du pardon : il faut donc me pardonner. Je passais tous les ans cette journée à Gênes, avec lui. J'arrivais le Vendredi saint. [Il gardait dans son cœur le culte des grandes fêtes du christianisme : Noël et Pâques]. Je restais jusqu'au lundi. Le charme tranquille de cette visite annuelle me revient à l'esprit, avec les entretiens du maître, la table patriarcale, strictement rituelle avec les mets d'usage, la douceur pénétrante de l'air, et ce grand palais Doria, dont il était le Doge.

C'est la première fois que j'ose parler de lui dans une lettre. Vous voyez bien qu'il me faut pardonner. J'étais victime d'une espèce d'*aboulie* partielle. Ma pensée allait vers vous presque tous les jours, sous la forme d'un véritable remords. Vous m'écriviez de si bonnes lettres... si douces et si noblement émouvantes. Ma volonté était impuissante à vous répondre, car il fallait vous dire quelque chose de cette grande mort, et je ne le pouvais pas ; j'en souffrais, j'étais malade.

Je me suis jeté dans mon travail comme à la nage, pour me sauver, pour entrer dans un autre élément, pour gagner je ne sais quel rivage, ou pour être englouti avec mon fardeau dans un effort (plaignez-moi, mon cher ami !) supérieur à ma courte vaillance.

Verdi est mort. Il a emporté avec lui une dose énorme de lumière et de

chaleur vitale. Nous étions tous ensoleillés par cette vieillesse olympienne! Il est mort avec magnificence, comme un lutteur formidable et muet. Le silence de la mort était tombé sur lui une semaine avant de mourir.

Connaissez-vous l'admirable buste du maître exécuté par Gemito?... Ce buste, sculpté il y a quarante ans, est l'image exacte du maître tel qu'il était le quatrième jour avant la fin. La tête inclinée sur la poitrine et les sourcils sévères, il regardait en dessous et paraissait toiser du regard un adversaire inconnu et redoutable et calculer mentalement les forces qu'il fallait lui opposer.

Aussi lui a-t-il opposé une résistance héroïque. Le souffle de sa large poitrine l'a soutenu victorieusement pendant quatre jours et trois nuits. La quatrième nuit encore, ce souffle emplissait la chambre. Mais la fatigue!... Pauvre maître! Comme il a été brave et beau jusqu'au dernier moment! N'importe, la vieille faucheuse a dû remporter son arme bien ébréchée!

Mon cher ami, j'ai perdu dans ma vie des personnes idolâtrées. La douleur a survécu à la résignation. Mais je ne me suis jamais surpris dans un sentiment de haine contre la mort et de mépris pour cette puissance mystérieuse, aveugle, stupide, triomphante et lâche. Il fallait la mort de ce nonagénaire pour éveiller en moi cette impression.

Il la haïssait, lui aussi, car il était la plus puissante expression de vie que l'on pouvait imaginer. Il la haïssait comme la paresse, l'énigme et le doute.

Maintenant, tout est fini. Il dort, comme un roi d'Espagne en son Escorial, sous une dalle de bronze qui le couvre tout entier.

Avant l'entrée de son pays dans la guerre, Arrigo Boïto mandait à son ami :

Novembre 1914.

A toute heure du jour, et la nuit, quand l'insomnie me tourmente, je pense à la tragédie qui inonde la terre. Je pense à la France, tienne et mienne aussi. Je maudis l'infâme assassin de millions d'hommes, qui, l'ayant préparée depuis trente ans; a déchaîné cette guerre. Avec Caïn et Judas, il est le grand criminel de l'humanité et, pour comble d'ironie ou de stupide inconscience, il se croit envoyé de Dieu. France, Belgique, Angleterre, terre, Russie, en avant!... Je t'écris peu : la plume ne trouve pas les mots. Les yeux et les lèvres seuls pourraient parler. Il ne me vient que ce cri : Vive la France, bonne, forte, sainte, héroïque! Elle sortira du vaste sépulcre de tranchées, rayonnante de gloire et transfigurée. Cela est certain, plus que certain.

Quand l'Italie est entrée dans l'affreuse mêlée des peuples, Boïto se fait honneur d'avoir épousé le parti du Droit :

Juin 1915.

Pour toi, qui m'es aujourd'hui plus que jamais cher, un noble embrassement.

Gloire aux nations sœurs qui combattent ensemble... Le 20, j'ai eu la joie de donner ma voix au Sénat pour la belle guerre. Quel spectacle sublime! Notre Rome exultante, enivrée de la passion de l'héroïsme, de la justice, de la gloire!

Trois semaines avant sa mort, le 14 mai 1918, le grand Boïto adressait à son ami ce billet émouvant :

Mon très cher,

Merci pour tes demandes auxieuses, mais, avant toute chose, je m'agenouille devant la France.

§

Tandis que les grands chefs militaires en fonctions avant la guerre n'avaient nulle part prévu ce qu'elle serait, de plus jeunes officiers en ont eu la très nette prévision. M. le lieutenant-colonel E. Mayer cite dans la *Revue de Paris* (15 août) cette page extraite de : *Vaincre !* « un remarquable essai de psychologie militaire publié quelques mois avant la mobilisation » chez Berger-Levrault par le lieutenant-colonel Montaigne :

La bataille de l'avenir, affectant les allures et empruntant les procédés de la *guerre de siège*, où la perfection de la *technique*, la puissance du *matériel* et l'abondance des *approvisionnements*, avec la *persévérance* et la *ténacité* des *combattants*, jouent le rôle principal, *se prolongera* non plus pendant des journées et des semaines, mais *pendant des mois entiers*.

*Guerre d'ingénieurs ! Triomphe de la guerre scientifique !*

Et l'immédiate conséquence de cette extrême durée de la bataille ainsi que le développement considérable des voies de communication et des moyens de transport, c'est que, *dès que le contact aura été pris*, dès que les troupes « de couverture » se seront agrippées, *les nations belligérantes feront affluer sur le champ de bataille toutes les levées du pays*. En d'autres termes, les guerres de l'avenir se résoudreont en *une seule et gigantesque bataille*, qui se livrera près de la frontière ou sur la frontière même, et à laquelle concourront les forces armées des deux adversaires...

... L'action meurtrière s'étendra sur de vastes contrées ; et le champ de bataille, si l'on désigne par ces mots l'étendue comprise entre le front de combat et les points extrêmes où se rassembleront les troupes qui participeront à l'action, englobera jusqu'aux territoires entiers des peuples adverses...

... Cette extension inouïe des champs de bataille ne permettra plus une action de direction énergique, constante et régulière, et la bataille se résoudra en une infinité de combats plus ou moins importants, déterminés par les circonstances de lieux et menés de façon presque indépendante les uns par rapport aux autres.

Et quelle forme affectera la manœuvre ? Comment la décision aura-t-elle lieu ?

... Il est bien possible que la grande bataille des nations dégénère en une barbare bataille d'usure où la victoire restera au peuple qui sera le mieux en état d'alimenter le combat, à celui qui, dans la fournaise, pourra jeter le dernier soldat. La bataille se décidera par épuisement. De fait, toute la tactique de la guerre de siège, à quoi l'on aime à comparer la prochaine guerre de campagne, ne tend-elle pas à réduire l'ennemi à merci par la ruine progressive et systématique de toutes ses ressources ?